



Confusion

Stéphane Beauvais

Toute la journée nous avons avalé les lignes blanches fusant sur le bitume. Sur la route, les points de repère indiqués par l'itinéraire avaient défilé sans accroc. Une fois sur place, je m'étais aventuré au-dehors. Mais embarqué dans ce voyage avec la même désinvolture que si j'avais traversé la rue, j'étais vêtu d'une tenue inadaptée aux circonstances. Du coup, je grelottai ! Et ce ne fut pas la seule conséquence de mon irresponsabilité : mes chaussures de ville glissaient, et, point culminant de ma dramaturgie minable, l'élastique de mon unique caleçon avait lâché. C'est ainsi que j'avais amorcé la descente vers mon petit enfer quotidien.

Condamné à réajuster sans cesse ma facétieuse culotte, je me trémoussai avec des déhanchements incongrus qui contrastaient avec ma tenue d'ordinaire si sobre (bien que teintée d'une touche de romantisme) me donnant des airs de Modiano : un mélange d'aristocrate dépenaillé et d'instinct grégaire, garant habituel d'une prestance digne de ce que l'on pouvait attendre d'un auteur *presque* en vogue comme moi.

Souhaitant profiter de ce séjour pour écrire, j'étais servi ! Je n'avais vraiment que ça à faire... Je décidai donc d'écrire le matin et l'après-midi. Le héros de mon récit s'appelait Gwen, un nom tiré d'un concours de nouvelles dont l'intrigue devait se dérouler sur une île lointaine. En général, je déterminais la forme et la direction de mes récits à partir de mes propres errances et mes histoires s'inventaient au jour le jour sans que j'en connaisse l'issue. Résolu cependant à relever le défi de la fiction que m'imposait la participation à ce concours, je m'efforçais de tracer des ponts reliant les îles lointaines au présent glacé dans lequel je me trouvais.

Après de nombreuses hésitations, je parvins à me transporter dans une contrée exotique, peuplée de prostituées, de maquereaux et de trafiquants. Je décrivais des marins assoiffés d'alcool, des *chicas* qui vendaient leurs corps, des escrocs de tout poil, des hommes à l'allure étrange, des routes escarpées et des rues grouillantes

d'une faune *forcément* inquiétante. Ne manquait plus qu'un perroquet posé sur l'épaule d'un flibustier borgne pour couronner ce florilège de lieux communs.

Ayant épuisé tous les poncifs dont j'étais capable, je quittai mon écran pour me retrouver dehors, au cœur des montagnes. Une neige abondante, scintillante de fraîcheur au soleil, recouvrait les forêts de sapins qui émergeaient à peine. Je n'aimais pas le caractère factice de ces stations de ski vouées à l'exploitation commerciale : leurs constructions anarchiques d'immeubles massifs aux façades défraîchies.

Mal à l'aise dans cet environnement, j'avais l'air éberlué d'un divorcé se rendant pour la première fois dans une grande surface. Je déambulais, humant les parfums de crêpes et de thés consommés par la classe moyenne des environs qui, malgré les promesses d'une future déchéance, ne me semblait pas si à genoux que ça (pas assez du moins pour renoncer au ski). J'observai les mouvements incessants des alentours, ou bien, claquemuré derrière la véranda du bar dans lequel j'avais trouvé refuge, je naviguai ou slalomai d'une image à l'autre, au gré de mon inspiration... En fin d'après-midi, j'étais si engourdi par ces heures à rester assis que toute marche me semblait pénible.

Ne pouvant me résoudre à abandonner mes écrits sans ressentir avec amertume le goût du renoncement, je préférais tenir tête à l'écriture comme un boxeur sonné dans les cordes refusant de jeter l'éponge. Je regagnais alors l'appartement sans entrain pour écrire des pages et des pages, affligé de voir défiler sous mes yeux autant de banalités. Mais il en fallait peu pour me distraire et, malgré la culpabilité ressentie lorsque je *fuyais*, nul n'avait besoin de m'arracher à mon occupation. La proposition d'une simple promenade suffisait parfois à me détourner de la difficulté d'écrire. Et les occasions de repousser l'instant de vérité ne manquaient pas : une visite inattendue, la sonnerie du téléphone... le pire était le vrombissement de l'aspirateur, que j'appelais « le dragon ». Je soupçonnais que son utilisation intempestive n'était pas étrangère à la mauvaise humeur de ma compagne, sans doute irritée par l'abandon des tâches quotidiennes qui m'incombaient. Je me demandais même si je n'avais pas choisi l'écriture afin de m'éviter les tâches ménagères, ce qui était un peu court comme motivation profonde, mais les difficultés que j'avais à aligner quatre phrases pouvaient tout aussi bien étayer cette hypothèse.

Ma liste de petits agacements quotidiens ne s'arrêtait pas là : les miaulements chroniques du chat (qui me tapaient sur les nerfs) ; le voisin oubliant ses clefs et

sonnant à l'interphone ; l'obligation de rédiger un courrier administratif ou bien encore la nécessité de faire quelques courses. Pour moi qui peinais à admettre mon impuissance, tous ces petits riens prenaient une importance démesurée.

J'étais pourtant plein de bonnes intentions en décidant d'être écrivain. Dans cette perspective idéalisée, je m'imaginai écrire le matin puis faire de longues balades l'après-midi. Mais je n'étais pas Jean d'Ormesson (du moins tel que je l'imaginai) ! J'étais de la race des laborieux, des mineurs de fond, des excavateurs lourdement outillés, des soldats plantés avec leurs bardas sur la ligne Maginot de la littérature. Rien ne venait pur et limpide ; tout devait être arraché : la moindre phrase, la moindre idée. Le plus souvent aux prises avec une exaltation vide, je devais m'accrocher pour obtenir un texte qui tienne à *peu près* debout. Et ce n'était pas tout ! Dès le début, j'avais eu du mal à maintenir ma concentration sur de longues périodes. Les monologues d'idioties qui me traversaient l'esprit exhalaient les remugles d'une âme harcelée par le doute et dans laquelle se propageaient des relents d'aigreur et d'insatisfaction. Je pouvais récrire jusqu'à cinquante fois la même phrase sans me satisfaire du résultat final. D'ailleurs, pouvait-on parler de « résultat final », tant je remettais en permanence tout en question. Et puis, je ne pouvais m'empêcher de ressasser d'obscurs tiraillements qui surgissaient comme des diabolins hors leurs boîtes pour disparaître aussitôt. Si ces pensées furtives annonçaient les prémices de quelque promesse, elles n'aboutissaient pas à des développements concrets. Je n'avais que des bouts, des petits bouts, des embryons d'idées mort-nés.

Cette première journée fut laborieuse. Le lendemain, me sentant mieux, je rejoignis la cafétéria. Les serveurs tardèrent à prendre ma commande : un indice qui confirmait ma sensation de transparence et alimentait une paranoïa grandissante. Magnanime, je compris qu'ils ne pouvaient deviner que face à eux se tenait peut-être la future égérie du nouveau Roman : l'écrivain romantique, l'auteur tant attendu dont la verve n'avait d'égale que l'acuité de sa vision sur les dérives du libéralisme et dont les œuvres s'imposeraient un jour aux yeux de tous.

Mais depuis quelques temps j'avais l'impression d'attirer sur moi des événements irrationnels, comme si mon existence avait basculé dans un monde parallèle régi par d'autres lois. Par exemple, depuis la veille, j'avais remarqué qu'un chien me suivait. Sa puissante mâchoire, sa fourrure épaisse et sa souveraineté sauvage m'impressionnaient. L'air renfrogné qu'il arborait dans ses yeux de flammes

lui donnait un charme indéfinissable, une sorte de *beauté du diable*. Il ne me lâchait plus. Ignorant les raisons de cet attachement, j'envisageai une hypothèse fantaisiste dont l'extravagance me ravissait intérieurement. Percevait-il en moi une icône de je ne sais quelle résurgence du paganisme ? M'associait-il à des symboles de virilité, de fécondité ? M'attribuait-il ainsi une position de mâle dominant ? Pas improbable. La sauvage innocence qui émanait de ma personne me semblait s'accompagner d'une vigueur masculine, presque animale. Ce chien témoignait d'un sixième sens, voilà tout ! J'avoue que de mon côté, je cédaï facilement à la misanthropie et que j'avais davantage d'affinités avec lui qu'avec la plupart des gens dont je comprenais mal les motivations inhérentes à cette société du loisir tarifé, les jugeant même puérides. L'animal agissait sans tact. Il urinait aux pieds des tables pendant que les gens se restauraient avant de revenir auprès de moi, tout penaud. Pensant qu'il m'appartenait, on me jetait des regards réprobateurs. Si en guise de sermon, je pointais un doigt vers lui, il grognait de façon suffisamment dissuasive pour que j'hésite à le chasser ; piqué au vif, il me toisait avec l'aplomb d'un gaillard sûr de sa force dont la présence imposante aurait pacifié à elle seule un escadron de légionnaires en goguette. Si mâle dominant il y avait, à l'évidence ce n'était pas moi...

Je doutais de la réalité. Tout se mélangeait dans ma tête, à tel point que lorsque j'entendis un faible « pardon », ne me parvint qu'un son aussi lointain que s'il remontait des profondeurs de la terre. Le temps pour Gwen de regagner la loge de ma conscience et pour moi de traverser le pont invisible tendu entre fiction et réalité, pour enfin m'apercevoir qu'une jeune femme me tirait par le bras afin de rejoindre le bar dont je bloquais l'entrée depuis un temps indéfini. Et il n'y avait rien d'étonnant à cela... je planais à dix mille. J'avais l'impression de rêver. Je visualisais les scènes ; je pouvais palper les éléments environnants ; sentir les odeurs. Pourtant j'avais l'impression d'être inconsistant, comme désincarné. En observant autour de moi, je cherchais des idées qui m'aideraient à développer mes récits. Puis ces idées saisies, je les transférais dans l'ébauche d'une fiction me rétractant aussitôt du monde. Mes regards maladroits et insistants frôlaient le voyeurisme et provoquaient la suspicion de mes semblables. Je flottais au milieu des gens dont la vie était rythmée par des actions concrètes qui ne laissaient aucune place au rêve, à la méditation, au recul. Mon sort ne me semblait pas plus enviable. Avec l'énergie désespérée d'un saumon mâle remontant le cours du fleuve, je parcourais la rue à contresens, me heurtant à

des regards agressifs qui semblaient m'intimer l'ordre de rejoindre le sens de la marche mais qui, le plus souvent, n'affichaient à ma vue qu'une indifférence snob.

« Un type qui a touché à l'écriture est condamné à zigzaguer dans un désert sans fin », écrivait Philippe Djian dans son livre *Échine*.

J'étais bien parti pour accomplir cette sombre prédiction.

Le lendemain, je me reconnectai au fil de mes écrits. J'allumai mon ordinateur, cliquai sur mes dossiers et là, le dé clic : je me mis à écrire avec ferveur. Le doux cliquetis des touches du clavier s'emballait. J'alignai les phrases en filant la métaphore. Gwen révélait son caractère. Le portrait que je faisais de lui me semblait convaincant. Des mois que je n'avais pas ressenti autant d'enthousiasme ! Après cette longue période de doute, je reprenais espoir. Alors que j'écrivais depuis une demi-heure, j'entendis trois coups qui me firent tressaillir : « BOOM ! BOOM ! BOOM ! »

Je m'arrêtai un instant et j'entendis : « Nom de dieu de nom de dieu de putain de merde ! File-moi l'autre, file-moi l'autre, j'te dis... »

Stoppé dans mon élan, je jetai un « merde » qui s'étrangla dans un rire nerveux. Je me dirigeai vers l'appartement voisin et je sonnai :

– Ouais ! fit l'homme d'une cinquantaine d'années, vêtu d'un jogging vert pâle et chaussé de mocassins marron, tenant un tournevis dans une main, un marteau dans l'autre.

– Veuillez m'excuser mais est-ce que vous pourriez faire un peu moins de bruit ? Parce que, voyez-vous... heu... j'écris.

Pourquoi avais-je dit cela ? Quelles forces souterraines m'avaient poussé à prononcer ce que je m'efforçais en général de taire ? Comment avais-je déjoué les barrières de mon censeur interne d'ordinaire si fiable ? Et l'emploi de ce « euh... » en plus, qui revenait à me tirer une balle dans le pied avant de prononcer ce « j'écris » incongru qui m'achevait.

Mon mauvais pressentiment se confirma quand l'homme répondit :

– Ah, vous écrivez, et bien moi je viens d'acheter cet appartement, et y'a du boulot, voyez...

– Je vous demande juste un peu plus de discrétion, lui rétorquai-je, droit dans mes pantoufles et avec une certaine dose de courage.

Le visage de l'homme se fendit d'un large sourire comme si je venais de lui raconter une bonne blague. Il se retourna :

– Eh dis donc, Éliane ! On dérange... Monsieur écrit...

Je n'insistai pas et regagnai mon appartement en espérant que la situation s'apaiserait. Mais aussitôt les « BOOM ! BOOM ! BOOM ! » reprirent de plus belle.

Je me sentais harcelé. J'eus alors l'idée de contourner la sortie principale afin de me rendre vers le bar, sans éveiller l'attention du chien qui devait m'attendre au pied des escaliers. Je pensai à Gwen qui passait ses journées à la plage. Il faut dire que je le faisais picoler pas mal et qu'il avait du succès auprès des filles. J'aurais bien interverti nos rôles mais comme c'était impossible, je m'étais promis de le remettre au travail. Je lui réservai même, afin de le punir de ma jalousie, un bon passage à tabac ; ça me soulagerait et relancerait l'intrigue qui se résumait pour l'instant à des numéros de séduction de sa part.

Je traversai le bar pour me rendre aux toilettes dans lesquelles je m'enfermai. Là, j'ouvris mon ordinateur et commençai à écrire. Rapidement, le va-et-vient des clients rendit ma tâche impossible. Je ne pouvais monopoliser l'endroit. Au moment de sortir, la serrure tourna à vide. J'essayai de garder mon calme en renouvelant mes tentatives. Mais rien n'y fit. Je ne cédaï pas à l'affolement et, avant de me décider d'appeler à l'aide avec le plus de dignité possible, j'en profitai pour faire ce que l'on fait dans ce genre d'endroit. Avant de tambouriner à la porte, je tirai la chasse d'eau mais ne se produisit qu'un gargouillement creux ; ce dysfonctionnement empêcha l'évacuation souhaitée. J'optai alors pour le flegme feint d'une voix détachée :

– Je suis enfermé... dedans ! fis-je, tout surpris de l'absurdité d'une telle déclaration.

– Qu'est-ce qu'il dit ? Il est enfermé ?

– Oui, je crois que c'est ce qu'il a dit ! On va prévenir les pompiers, M'sieur, vous inquiétez pas !

– Euh... Prévenez le patron, ça suffira...

J'entendis alors de nouvelles voix :

– C'est le gars du chien ?

– Comment il a fait ?

– Papa, c'est qui ?

– C'est le monsieur du chien... tu sais...

Je m'agaçai devant ces considérations inopportunes :

– Il n'est pas à moi le chien, et je ne suis pas à lui non plus. Vous avez pu prévenir le patron ?

– Papa, pourquoi il reste dedans le monsieur ?

– Ben j'sais pas ce qu'il a foutu !

– Qu'est-ce qui se passe ? fit une autre voix.

– C'est le gars du chien, il est bloqué à l'intérieur.

J'entendis une voix crier :

– Patron, y'a un gars enfermé dans les toilettes !

Puis tout aussi fort :

– Ah bon, qui c'est ? Comment il a fait son compte ?

– C'est le gars qui traîne avec le chien, il dit qu'il est pas à lui !

À ce moment-là, j'aurais donné cher pour disparaître quand la voix du patron, qui se trouvait maintenant devant la porte, beugla :

– Mais qu'est-ce qu'il a foutu ? Il est bizarre, ce type...

Enfin, la porte s'ouvrit sur une bonne dizaine de personnes, toutes à me regarder avec des yeux ronds, excitées par cette situation cocasse comme des requins à la vue du sang.

– Désolé, chef, mais en plus j'ai eu un problème avec la chasse d'eau...

– Qu'est-ce que vous avez fait ? Elle marchait la chasse d'eau, je venais juste de la faire réparer !

– Je vous assure, j'ai rien fait de particulier, je l'ai tirée et...

– Ah ! Puisque je vous tiens, faudrait peut-être vous occuper de votre chien, c'est insupportable ces aboiements.

– Mais ce n'est pas mon...

– Papa, Papa, il a pas tiré la chasse, c'est dégueulasse !

À entendre le morveux jubiler de sa trouvaille, je regrettai de ne pas posséder l'intrépidité que je prêtais à Gwen. Désormais, je ne souhaitai qu'une chose : fuir ! Peu importe comment ! Même la tête basse. Même sans prendre congé. Juste disparaître. Et c'est ce que je fis !

Dehors, les pistes étaient vides. Le soleil avait disparu derrière les montagnes, laissant le froid et les ténèbres reconquérir leurs terres de prédilection. Malgré tous mes efforts, j'avais écrit cinq lignes dans la journée qui n'avaient rien d'enthousiasmantes. La veille, en dépit de tous mes tracas, j'avais progressé dans mon récit, ce qui avait permis à Gwen de mener son enquête avec dextérité et de se

taper au passage avec une effroyable vulgarité la serveuse du bar dans lequel je l'avais imprudemment laissé. D'évidence, la destinée de mon personnage m'échappait...

Le soir, harassé par toutes ces inepties, je repris forme humaine au sein de la petite famille. Je retrouvai des attitudes et des gestes qui, plus en conformité avec la simplicité de la vie, me ramenaient à une réalité tangible. Qu'il était rassurant, cet amarrage sans lequel je me serais envolé comme un ballon d'hélium vers des hauteurs incertaines. Les heures, les jours, avaient coulé comme une eau trouble, avant qu'elle ne vire au saumâtre. Demain, nous partirons. J'emporterais avec moi mes montagnes de doutes. Ici ou ailleurs, rien ne sera réglé : la difficulté d'écrire, je la retrouverai demain et les jours suivants. Elle ne me quittera plus. Alors pourquoi m'imposer autant de souffrances ?

En réponse, j'avais laissé ce manuscrit écrit le soir même. Je l'avais déposé sur la table en le destinant au hasard :

Parce que j'ai décidé de tracer mon sillon jusqu'au bout ; parce que j'escompte que s'il y a beaucoup de souffrances, il y aura beaucoup de plaisir ; parce que si je fais fausse route, je veux avoir essayé jusqu'au bout ; parce que je bouffe de l'écriture, je chie de l'écriture tous les jours de ma vie et jusque dans mes rêves la nuit ; parce que je veux sortir de mon « moi » étriqué, de mon « moi petit trou-du-cul » ; parce que les éléments de mon parcours s'imbriquent dans la logique d'un chemin que je dois désormais suivre par l'écriture, parce que sinon rien n'a de sens ; parce que peut-être m'attend au bout du tunnel une grande satisfaction et cette grande satisfaction ce serait de me trouver moi-même dans ma vérité la plus nue ; parce que je veux vivre avec panache ; parce que j'aime l'idée de faire « un pied de nez au destin » ; parce que dépasser tous mes blocages, mes angoisses, mes craintes révélera ce que je suis, ce que je suis réellement ; parce que je suis prêt à tous les sacrifices et que devant l'épreuve on se révèle ; parce que je cherche à me dépouiller, à ne garder que l'essentiel de ma personne, l'essence de ma personne réduite à sa plus simple expression ; parce que je veux aller plus loin que ces limites apprises, baratinées ; parce que contre vents et marées j'y parviendrais car je l'ai décidé et que ma décision est irrévocable ; parce que j'aimerais renouer avec une littérature de combat ; parce que jamais, et en dépit de toutes les difficultés terribles, je ne me

suis senti si déterminé, si habité que ça en est presque inhumain comme volonté de transcendance ; parce que je commence à devenir dingue et que j'aime ça ; parce que je ne veux plus me laisser dicter ma pensée par personne ; parce que je me déchire de toute part ; parce que je ne veux plus qu'on me dise que c'est bien que j'écrive, que ça m'occupe ; parce que je ne veux plus rien posséder qui me possède et que j'aspire à devenir ce que je suis : écrivain !